Document generated on 08/09/2025 7:41 a.m.

L'Inconvénient

L'INCONVÉNIENT
littérature, arts et société

Carnet de famille
Mes oncles d'Amérique

Serge Bouchard

Number 65, Summer 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/83546ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bouchard, S. (2016). Carnet de famille : mes oncles d'Amérique. *L'Inconvénient*, (65), 4–5.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

CARNET DE FAMILLE
MES ONCLES D'AMÉRIQUE

Serge Bouchard

Dans ma jeunesse, j'ai connu de nombreux oncles. Des hommes d'une autre époque. À eux seuls, ils tracent une sociographie précieuse, d'autant plus précieuse qu'elle est presque disparue. Parfois j'ouvre l'album, j'essaie de retenir un peu de leur allure, des bouts de leur existence, avant que les images pâlissent complètement.

L'un était marin au long cours, il s'appelait Roger, et quand il nous arrivait de le voir, ce qui était rare, nous flairions le salé, le lointain, le soleil de l'Afrique, car il allait en Afrique. Jamais il n'aurait travaillé dans une usine ou une manufacture ; bâti pour l'aventure, il avait la gueule d'un acteur américain. Un autre était voleur de voitures, en cavale aux États-Unis où il avait rejoint un parent, le mari de ma tante, en fuite lui aussi pour des raisons jamais divulguées, mais dont on se doutait bien qu'il s'agissait d'affaires assez sérieuses pour qu'il se refasse une vie en Californie sans jamais songer à remettre les pieds au Québec, où il était boucher chez Steinberg. Et puis il y avait André l'électricien, qui s'était un jour gravement électrocuté, au point de ne plus pouvoir travailler, et dont le mariage fut malheureux autant que toute sa vie, et Lucien le boiteux, qui avait reçu une balle dans la jambe lors du malheureux débarquement de Dieppe et qui avait survécu en faisant le mort sur la plage.

Dans la famille de mon père, ils étaient sept frères. Je revois Marcel, qui passait ses journées dans les salles de *pool*, un joueur exceptionnel, un professionnel du billard, mais un professionnel de l'arnaque surtout, un beau Bouchard qui collectionnait les femmes en se vantant de n'avoir jamais travaillé une heure dans sa vie. Comment oublier Gérald, l'itinérant, le déficient, qui venait parfois cogner à notre porte, pauvre homme sans ressources qu'on retrouva mort de misère dans les parages du refuge Meurling ? Son frère Paul avait un regard dur qui nous effrayait. Il nous impressionnait avec ses histoires de guerre, sa guerre contre les Allemands, ses combats et ses blessures, une balle lui avait traversé les deux joues. Il s'était porté volontaire pour la guerre de Corée, menant une vie de mercenaire ; il ne cachait pas son amour immodéré pour les armes et sa nostalgie toute militaire. N'ayant plus de guerre à faire, il était devenu *dispatcher* des chauffeurs de *van* de la BA Shawinigan, se trouvant heureux dans sa guérite à l'entrée de la raffinerie après avoir conduit pendant plusieurs années des gros « camions d'huile » et des autobus de la Compagnie de transport provincial. Et en voilà un autre, Georges, le calme et le tranquille, lui aussi chauffeur de camion, qui eut un jour maille à partir avec des camionneurs italiens à Montréal-Nord pour avoir séduit une serveuse de *truck stop* qu'il n'aurait jamais dû même reluquer, mais qu'il épousa quand même au sortir de l'hôpital où il avait séjourné après avoir été battu quasiment à mort ; il avait fréquenté le restaurant avec son gros *truck* malgré l'interdiction des Italiens, il voulait impressionner sa belle et montrer au monde entier qu'il ne reculerait devant rien. Il avait fait la guerre avec Paul, mais lui, il n'avait pas trouvé cela bien drôle, pauvre Georges qui était sourd d'une oreille depuis qu'une bombe avait explosé trop près de son bataillon lors d'une nuit difficile en France, dans les semaines qui avaient suivi le grand débarquement des alliés. Il resta toujours très amoureux de sa femme qui, elle, ne se remit jamais de la mort tragique de leur fils unique, dont l'automobile avait frappé un gros arbre à Terrebonne – *il roulait trop à droite, il roulait trop à droite…* –, et elle mourut de peine. Georges aimait le bois et les régions sauvages, le silence des grandes forêts de Mégantic. C'était lui, l'homme au volant du fardier qui livra la première turbine géante pour les barrages de la Baie-James, à bord de son gros Mack aux

couleurs vert bouteille de la compagnie Broklesby. Il vécut très vieux.

Passons à Philémon, le plus vieux de la famille, policier à Montréal, sergent-détective comme on disait, qui s'était brouillé avec mon père à cause de ma mère qui avait proféré une remarque assassine à propos de sa femme, ce qui avait provoqué l'irréparable entre les couples. Philémon mourut en changeant une ampoule électrique au plafond de son salon, foudroyé par une crise cardiaque à l'âge de soixante-seize ans. Finalement Aurèle, que nous n'avons pas connu mais qui était si présent dans les conversations, une légende, un jeune homme qui n'aura pas vraiment vécu, tué à la guerre à vingt-deux ans, à Ortona en Italie, une guerre où il ne voulait pas aller, ma mère qui était parfois tuable répétait qu'il était le plus beau et le plus intelligent des sept frères Bouchard, ce qui bien sûr chagrinait Roméo, mon père, qui croyait que c'était lui le plus beau de sa famille.

Je pense encore au curieux Roland, du côté de ma mère – il y a toujours un oncle Roland quelque part –, le mari en secondes noces de Georgette, technicien à Radio-Canada, spécialiste des ondes courtes pour la Canadian Air Force durant la guerre, ce dont il était fier, amateur de TSF, mais le pire chauffeur automobile que j'aie jamais connu, homme routinier et prudent qui mourut dans sa chaise longue en se faisant bronzer dans la cour arrière de son bungalow à Chomedey. Il y a aussi cet oncle dont j'oublie le prénom, premier mari de cette même Georgette, tenancier d'une gargote angle Mont-Royal et Saint-Denis, qui mourut jeune, mystérieusement et tragiquement, pour avoir bu de l'eau du fleuve à Repentigny durant une canicule. Quant à l'oncle Harry, l'époux irlandais de tante Ida, forgeron à la Vickers, il travailla quarante ans au même poste, pour finalement obtenir une montre en or de la compagnie en guise de reconnaissance. Harry fumait à la chaîne des Player's sans filtre, il toussait à l'avenant. Il regardait toujours les femmes avec des yeux lubriques, ce qui nous fit découvrir ce que c'était, la lubricité. Je n'oublie pas Vincent, l'Italien, le mari de Simone, poseur de tourbe et terrassier, un bon homme chez qui nous allions manger des spaghettis aux boulettes, les dimanches, et qui apparaissait fièrement, tout propre et parfumé, les cheveux bien peignés et ondulés ; il se mettait beau pour plaire à Simone, qu'il aimait tant et à qui il jetait sans arrêt des regards amoureux tandis qu'il nous racontait des histoires avec son fort accent italien.

Les pages de l'album se tournent. Voici Louis, un autre Italien, mais de New York celui-là, que nous visitions quelquefois dans son bungalow de Yonkers, chez qui nous mangions aussi du spaghetti aux boulettes, *New York style,* qui était si fier de sa Pontiac, il se vantait de rouler New York-Montréal en moins de six heures, protestant toujours contre l'état des routes au nord d'Albany ; un autre qui se parfumait, grand fumeur de cigarettes Marlboro, vendeur d'assurances qui avait son bureau dans Manhattan. Et puis, le mari de tante Alice, un tout petit homme qui travaillait dans les raffineries de pétrole de l'est de la ville, un plombier industriel qui mourut centenaire sans avoir jamais mis les pieds en dehors de la ville de Montréal. Il avait toujours vécu dans le coin de la rue Frontenac, se levant à quatre heures du matin tous les jours, montant dans l'autobus 185 pendant quatre décennies, déjeunant d'escalopes de porc et de patates brunes ou de steaks que tante Alice lui préparait à sa manière unique, avec du thé en sauce, du thé Salada.

Le carnet de famille se termine avec Yvan, le col bleu qui conduisait les camions de la Ville de Montréal, arrosant les fleurs publiques en été et soufflant la neige en hiver, un homme silencieux, ne parlant jamais de sa vie mais dont l'histoire bouleverse. Engagé dans la marine marchande durant la guerre, marin sur les convois de ravitaillement de l'Atlantique Nord, il avait fait trente fois la très périlleuse traversée vers l'Angleterre sans avoir jamais touché le sol des vieux pays, sans être débarqué une seule fois sur les quais anglais. À bord de son navire, il avait participé à l'arraisonnement d'un sous-marin allemand en difficulté quelque part dans les eaux de l'Islande, recueillant les armes de tous les officiers et aidant l'équipage, désormais prisonnier, à quitter par une passerelle le U-boat en voie de couler. Mais son bateau à lui, celui sur lequel il naviguait depuis deux ans, fut finalement torpillé au large de Terre-Neuve et envoyé par le fond, entraînant tous ses compagnons dans la mort. Il y eut un seul survivant, oui, Yvan survécut miraculeusement en flottant à la surface des eaux glaciales imbibées de *fuel*, avant d'être sauvé in extremis de la noyade et de l'hypothermie par des équipes qui le localisèrent par hasard au milieu du brouillard. Tandis qu'il récupérait dans un hôpital de Terre-Neuve, terrorisé par la perspective de se faire amputer le nez, les dix doigts et les dix orteils, sa mère, à Montréal, recevait la lettre officielle du gouvernement canadien l'avisant de la mort de son fils. Un an plus tard, Yvan réapparut à la maison, dans son uniforme de marin, stupéfiant ses proches qui le prirent pour un imposteur. Il avait conservé son nez, ses doigts et ses orteils, mais il avait perdu à jamais le sens du toucher. Après la guerre, il était éligible à une pension spéciale pour les grands blessés, il aurait pu être avantagé dans le registre des anciens combattants. D'ailleurs, il reçut plusieurs enveloppes d'Ottawa à cet effet. Mais il ne les ouvrit jamais et n'en parla à personne. Yvan ne savait pas lire. Il fit le mort, lui qui ne voulait pas être. Il se priva de toutes ces compensations et le ministère finit par l'oublier.

Cela en fait, des aurores et des crépuscules, des chaînes de trottoir et de l'asphalte usé, des chutes de neige et des bourgeons de printemps, des autobus brun et beige, des taxis et des autos de police noirs, des gros camions Autocar, des White, des Sicard et des Diamond Reo, des beaux chargements et autant de trajets, des cris de corneille et des cris de carouge, des feuilles mortes et des pluies de novembre ; cela en fait, des clartés et des noirceurs, des lumières de rue, des insomnies, des désespoirs et des peurs, des calculs déçus, des logements, des escaliers glacés et des balcons enneigés, des Marlboro et des Player's, des bungalows, des décapotables rouges, des camionnettes Fargo, des Chevrolet Delray et des Pontiac Parisienne, des photos racornies, des odeurs de parfum, des *mon mononcle,* des *ma matante*, des trajectoires, des retrouvailles, des pertes surtout, des heures au bord de l'eau, à regarder passer les transatlantiques et les cargos. ■